

L'INSTANT D'APRES

Ahe
Epondyle
Grouche
Merquin
Boussard

Préface

Des zombies, ou pas. Interdiction d'utiliser le mot "tondeuse" mais obligation de faire apparaître Claude François. Voici quelques contraintes qui pourraient être les nôtres.

Parce que le défi ne nous fait pas peur, à chaque projet nous nous confrontons à une nouvelle liste de contraintes afin de créer plusieurs récits différents émanant des mêmes consignes.

L'instant d'après est le deuxième projet d'écriture sous contraintes lancé comme une boutade pour se rappeler les exercices d'écriture au lycée, puis finalement on s'est pris au jeu comme des enfants et avons laissé nos plumes divaguer sans retenue.

Pour ce deuxième projet, cinq auteurs se sont donnés la réplique dans des styles bien différents. À vous de découvrir maintenant le résultat de leur imagination.

Les contraintes imaginées par Auguste Copa

Le titre devra être « L'instant d'après » ;

Un adjectif aléatoire imposé : ouvrir un livre, magazine, etc. (n'importe lequel sur n'importe quel thème) à la page 47. Utiliser le premier adjectif de la page 47 dans votre récit (s'il s'agit de "grand(e)" prendre le second) ;

Utiliser un néologisme et un seul ;

Utiliser les mots : fenouil, arbitraire, pyramide et un personnage nommé "Monsieur" (tout court) ;

Faire mention de la date du 24 décembre 2057 ;

L'action doit se passer dans une ville où vous avez vécu ou passé une grande partie de votre temps ;

L'action doit se passer dans le futur proche ou lointain ;

Interdiction de faire apparaître des zombies, des robots, des androïdes... ;

Interdiction d'utiliser l'adjectif grand(e) et aucune scène ne doit se passer dans une cuisine.

Édition le 13 novembre 2010

Tous droits réservés à En quête de mots (visuels, logos) et aux auteurs pour leur nouvelle respective.

Interdiction de reproduire et/ou traduire les textes de manière partielle ou totale sans accord préalable de l'auteur.

Sommaire

L'Instant d'après, par Ahez	p.4
L'Instant d'après, par Epondyle.....	p.7
L'Instant d'après, par Groucho.....	p.10
L'Instant d'après, par Merquin.....	p.12
L'Instant d'après, par Roussard	p.19

L'Instant d'après

par Cess

En hommage à une de mes élèves au nom si inspirant A la zone de confort Aux Sorbonnards et à ma chère Sorbonne A mon coach de sport, ... désolée.

Qui ne connaît pas Brooke Michèle? Mais si, la présentatrice vedette de « Sois belle et ouvre ta gu***! ». Eh bien donc, Brooke Michèle habite un splendide duplex à **Sceaux**. De l'immense baie vitrée du salon, elle contemple, plein ouest, les chantiers de construction du dôme parisien prévu pour le *24 décembre 2057* et que tant de monde appelait de ses vœux. Plus de crachin, de pluie, de froid, de vent mais un printemps éternel sous la voute de verre. Paris sous cloche, l'idée du siècle, c'était SON idée. Lors d'une soirée mondaine arrosée, elle l'avait soufflée à l'oreille du ministre de l'écologie de l'époque entre deux gémissements de plaisir dans l'arrière-salle d'un restaurant de la capitale.

Il faut dire que Brooke Michèle est une femme fort séduisante et que d'aucuns diront bonne, mais tout cela reste très subjectif. Avec l'argent qui pullule sur son compte et se reproduit comme un lapin sous Viagra, Brooke peut bien s'offrir les services d'un coach à domicile, « Benji Ouhlàà », de deux esthéticiennes particulières, d'injections de Botox et de toute la chirurgie nécessaires aux femmes de plus de vingt ans.

Trois mariages, deux divorces et un enterrement ont fait de notre Brooke la deuxième fortune de France. A elle les chaînes de TV câblées, les sites web à buzz, les lignes de vêtements pour midinettes et les magazines de presse féminine! Elle a même été élue personnalité préférée des français par « Cagoles magazine »! Bref, la vie de Brooke Michèle ressemble aux sitcoms vintage des années 2010.

Une main appuyée sur la vitre glacée, Brooke Michèle laisse son regard errer sur Paris et la banlieue huppée. La ville aux milliards de lampadaires a revêtu ses plus beaux atours en ce mois de mars. Mais au loin, on entend le fracas du tonnerre. En effet, une révolte gronde dans le cœur vivant de Paris. La jeunesse, vibrante de colère, se lève et dit non!... Trop dramatique. Plus de pathétique peut-être? Brooke hésite. Comment trouver le ton juste pour le scénario de son tout prochain reportage? Elle envisage, et seul son plus proche collaborateur le sait, une incursion en solo au sein des Jeunes Rebelles de la Résistance Intellectuelle et Solidaire Anarchiste de la Sorbonne et d'Ailleurs, les JRRISASA, plus communément appelés «la chienlit» par le gouvernement et la presse d'Etat ou les « p'tits cons » par la population indifférente. Brooke a bien préparé son dossier: les JRRISASA sont de jeunes anarcho-conservateurs qui luttent pour la sauvegarde de vieilles ruines inutiles. En effet, dans le projet de rénovation du quartier latin, la destruction de la Sorbonne, du lycée Henri IV et de son homologue du coin de la rue Saint Jacques sont nécessaires. Jugés vétustes et inutiles depuis la création du campus universitaire national situé en proche banlieue, - Fontainebleau, pour ceux qui ne connaîtraient pas - , ces trois bâtiments sont à l'origine d'un mouvement désorganisé de

protestation absurde. Dès le lendemain, Brooke doit rencontrer son contact dans les locaux mêmes de la Sorbonne, un mystérieux monsieur Monsieur.

Le quartier est bloqué par des barricades policières au niveau de la rue des Ecoles, de la Rue Saint Jacques, de la place de la Sorbonne et de la rue Soufflot. Derrière ces affreuses portes blindées est disposé tout l'arsenal militaire parisien nécessaire pour ficher dehors ces étudiants importuns. Brooke Michel présente ces papiers d'identités à deux colosses patibulaires à l'entrée de la place de la Sorbonne. Ils lui demandent peu poliment ce qu'elle vient chercher ici. Mais elle n'a pas besoin de répondre puisque les papiers qu'elle tend ont été signés en très haut lieu. Une fois passée les barrières, Brooke a soudain l'impression d'être dans un quartier dévasté par la guerre et le désastre. Les devantures des magasins sont éventrées et pillées, tout est gris et les murs vénérables de la Sorbonne sont couverts de graffitis. Un souffle de vent soulève des papiers qui s'élèvent délicatement et voltigent un instant. « C'est dans la boîte? » demande Brooke à son caméraman. Il opine du chef et les voilà repartis vers la massive porte de la Sorbonne rue de la Sorbonne. Devant elle à nouveau deux policiers lourdement armés. Dans leur costumes rembourrés, ils ressemblent à deux cosmonautes. Ils fouillent à nouveau la belle Brooke et son caméraman, vérifient leur identité, appellent au standard, entrouvrent légèrement la porte et l'un des deux chuchote un « Soyez prudents, ils sont fous là-dedans! » avant de les laisser passer. La Sorbonne est en zone de quarantaine, sous blocus militaire et, il faut bien l'avouer, ça fout les chocottes. Les deux redoutables gardiens referment la porte des Enfers dans un fracas.

Devant les deux journalistes s'ouvre la cour d'honneur. Brooke, en équilibre sur ses talons, tente de ne pas se casser la figure à cause des pavés rendus irréguliers par les années de déambulations estudiantines. Devant elle, des portes vitrées donnent sur le Hall. A sa droite, Victor Hugo, digne, les contemple de toute sa hauteur. Elle lui fait un petit signe de la main en gloussant puis se tourne vers la gauche. Elle reste un instant surprise par l'éclat des dorures de sculptures sous le toit. Au fond, sous les arcades, on distingue une fresque. Son caméraman, ancien sorbonnard et qu'elle avait emmené pour cette raison, lui explique qu'il s'agit d'une représentation d'une fête médiévale. Des jeunes gens à cheval, des costumes colorés et bariolés, tout cela est très folklorique et Brooke ne peut s'empêcher d'émettre un rire de gourde qui exaspère fugitivement son comparse. Tout semble calme et serein ici, comme si le temps s'était arrêté il y a un siècle. « C'est kitch! » juge Brooke en haussant les épaules et elle pousse une des portes battantes qui donnent sur le Hall.

Le vaste Hall, clair et froid accueille des étudiants qui bavardent, échangent, et se rencontrent. Il est l'un des lieux animés de la Sorbonne mais il porte les stigmates de la lutte. Des chaises amoncelées en *pyramide* gêne la circulation, des tracts jonchent le sol et l'ensemble paraît sale et misérable. De chaque côté de ce Hall, quatre amphithéâtres au nom pompeux ont les portes grandes ouvertes et des gamins agités les squattent. Mais les éclats de voix viennent de plus loin. L'amphi Richelieu est pris d'assaut, à tel point que les étudiants se pressent dans les couloirs, les escaliers en colimaçon, tous serrés les uns contre les autres, maugréant, interpellant, vociférant avec enthousiasme contre le pouvoir *arbitraire*. L'assemblée générale du jour se déroule avec force discours sous l'Antiquité se dévoilant à l'Archéologie. Brooke n'y fait pas attention et se dirige vers le majestueux escalier. Elle enjambe quelques jeunes et franchit la porte. Des fresques allégoriques début du siècle précédent accompagnent la montée de l'escalier en

majesté. A l'étage, c'est la bibliothèque.

Entrer dans la bibliothèque, vulgairement nommée « B.U » coupe le souffle. De hautes fenêtres apportent un flot de lumières. Les petites lampes des tables en bois diffusent une lumière jaune qui se mélange aux peintures vert d'eau de style art nouveau. Là encore, Brooke a l'impression désagréable d'avoir fait un bond dans le temps et d'avoir perdu sa modernité chérie. Elle a rendez-vous du côté des Pléiades. Non mais franchement, ce n'est pas un lieu de rendez-vous ça! Elle a fait quelques recherches sur le web 5.0 et il s'avère que les Pléiades sont un groupe d'étoiles. Où va-t-elle trouver des étoiles dans une bibliothèque? Pour résoudre l'énigme de l'énigmatique monsieur Monsieur, elle scrute un instant le plafond, pensant qu'au milieu de tout ce kitch les étoiles s'y trouveraient peut-être. Pas de bol, le plafond est beige à moulure. Désabusée, elle se tourne vers son caméraman et avec une grimace lui expose son problème. Un sourire se dessine sur son visage et il manque de s'étouffer en s'empêchant de rire. Les Pléiades sont une collection de livres. Brooke émet alors un « Hein? » sonore et prolongé. Elle a soudain la déroutante sensation que l'ensemble des yeux des étudiants qui se trouvaient là et qui – chose étrange – étaient restés silencieux, se braquent sur elle. Brooke, notre dinde rose adorée, se fait alors pousser sur la droite jusqu'aux rayons des Pléiades. C'est là que l'attend Monsieur monsieur, un étudiant en vêtements dignes d'Emmaüs. Brooke fait la moue en observant la dégaine de son interlocuteur. Qui porte encore des jeans, des chemises et des foulards? Personne, sauf les étudiants. Ils ont un goût vestimentaire véritablement atroce! A l'ère de la « Seconde peau » qui nous met si bien en valeur, pourquoi porter ces vêtements informes et lourds? Elle pose ses fesses légères, fermes et rondes sur une chaise de bois dur et se présente dans les formes. Monsieur Monsieur la considère un instant comme si elle était un morceau de *fenouil* et lui envoie: « J crois qu'ça va pas être possible. ». Outrée par cet affront, Brooke tend son doigt délicatement verni vers le nez du jeune débile et le menace: « Attention p'tit con! J'ai des moyens pour te faire parler. Un mot de moi et votre Sorbonne est classée d'utilité publique. » Pas impressionné deux secondes mais convaincu du besoin urgent de communication qu'a le JRRISASA, monsieur Monsieur se lance dans un discours bien rodé. Il explique le pourquoi du comment de la lutte estudiantine. Il parle du patrimoine intellectuel de la nation, de l'importance d'avoir un lieu de savoir inscrit dans une tradition de l'imitatio et non dans une modernité créée ex nihilo. (A ce moment très précis, il perd définitivement Brooke.) Entre la journaliste et le révolutionnaire le débat fait rage. Elle prône le monde nouveau offert par le gouvernement dictatorial élu à l'unanimité par la population. Elle s'affiche comme un modèle de réussite sociale par les qualités non-intellectuelles. Sur ce point, l'étudiant l'approuve en levant les yeux au ciel: le cul et la plastique. Pour Brooke, le monde rose et futile dans lequel elle vit est l'avenir, celui de la voute de verre de Paris pour que son brushing tienne toute l'année. Bref, le combat est enflammé lorsque un cri donne l'alarme. Les CRS donnent l'assaut à renfort de bombes lacrymogènes, de matraques, de tasers dernière génération, et de grenades. La foule se presse pour sortir de la bibliothèque qui n'a pas d'issues de secours. De là, on le comprend mieux, sa vétusté. Brooke suit la masse des étudiants qui s'épand en vague dans les couloirs. Elle s'égare dans le dédale sorbonnard, ouvre de *nombreuses*¹ portes, fait demi-tour, repars, s'élance, cours, saute, enjambe, monte et descend des escaliers avant d'être projetée par une force inconnue à l'extérieur du bâtiment, rue Saint Jacques. Éperdue et perdue, elle prend les jambes à son cou. Lorsqu'enfin elle voit se dessiner le

¹ Adj p.47 de La Grèce au Ve siècle, Edmond Levy, Point.

ruban noir de la Seine, derrière elle le monde s'embrase. L'instant d'après, quand elle se retourne à bout de souffle pour jeter un dernier regard à la massive université, tout avait disparu.

L'instant d'après

par St Epondyle

Jamais jusqu'alors il ne s'était senti aussi mal. Engourdi comme le lendemain d'un passage à tabac un soir de cuite, Wladek Kazhinski venait de passer quarante deux jours en sommeil artificiel. Tout en ouvrant gauchement le couvercle de son cercueil de plastique jaune, il tentait de rassembler ses pensées.

On appelait ces quelques minutes « l'instant d'après ». Le moment du réveil, lors duquel on avait l'impression d'être à peine tombé dans le sommeil depuis quelques secondes, tout en ressentant physiquement les désagréments de plus d'un mois de totale inertie. Impossible de s'habituer à cette sensation de fatigue extrême.

Titubant sur quelques mètres dans la cabine, Wladek commençait à se souvenir : Néo London, le voyage, l'équipage limité. Puis l'hibernation. On ne rêve pas en sommeil artificiel.

Déjà, la sonnerie stridente du téléphone par satellite se fit entendre ; avec la même violence pour Wladek qu'une balle de fusil tirée au contact de son oreille.

« - Oui ? demanda-t-il faiblement dans son micro-oreillette tout en se laissant tomber dans le vieux fauteuil de pilote ; éventré.

- Kazhinski ? demanda une voix grésillante.

- Oui *Monsieur*, je me réveille... à l'instant.

- Bon, Libovski n'a pas été capable de vous amener là où vous deviez arriver initialement. Vous devez rejoindre 102.12.8 par vos propres moyens.

- Ah, Wladek se remettait difficilement, les yeux toujours mi-clos, oui Monsieur, il a toujours eu du mal avec les coordonnées de pilotage...

- On s'en fout Kazhinski, la mission est maintenant de votre ressort, vous avez toutes les informations dont vous aviez besoin. A vous de jouer.

Sans laisser le temps à son interlocuteur d'assimiler tous ce qu'il venait de lui dire, Monsieur mit fin à la conversation.

Wladek s'était habitué au ton *arbitraire* de Monsieur, il ne s'en formalisait plus. Laisant tomber mollement l'oreillette sur le sol, l'officier ouvrit enfin les yeux sur ce qui l'entourait.

Comme lorsqu'il l'avait quitté, plusieurs semaines auparavant sur la plate forme orbitale de *Neo London*, la cabine de pilotage était un vaste et sombre espace métallique, qu'éclairaient de leurs lueurs blafardes les écrans des ordinateurs hors d'âge. Au fond de la pièce se trouvaient les trois sarcophages jaunes vif destinés à accueillir l'équipage lors des phases de sommeil forcé. Le premier sarcophage était occupé par Stanislas Libovski, son copilote ; le second était le sien ; et le dernier, destiné au troisième membre d'équipage réglementaire, était vide. Sur un vieux rafiot de onze mille tonnes comme *l'Arkhangelsk*, on en était plus à une infraction au règlement près,

même si elle concernait un tiers de l'équipage.

L'inconvénient de cette organisation à deux équipiers, la sécurité mise à part, était le manque de contact humain. Pendant les huit mois de mission, les deux hommes alternaient les phases d'éveil et de sommeil forcé ; seul dans une mégalopole en ruine à bord d'un rafirot vieux comme le monde, sans jamais voir son équipier. Il y avait de quoi devenir cinglé.

Dans un coin aussi perdu que *Paris*, il était inutile d'essayer de capter *Internet*. D'autant plus que le navire n'était pas équipé des derniers systèmes de réception à onde ultra longues. Il y avait l'électricité et c'était déjà pas mal.

Heureusement, la vodka ne manquait pas.

Cette ville avait tout d'une cité fantôme. Quittée en masse par ses habitants après les événements du *24 décembre 2057*. Une veille de Noël. Le « drame de Paris », comme on l'avait appelé dans les années qui suivirent, avait marqué la fin de la civilisation dans cette partie de la Terre. On ne comptait plus qu'un petit millier de villes habitées sur la planète, en Asie du sud-est pour la plupart.

Les immenses métropoles d'Antan, New York, Paris, Londres, Moscou, avaient perdu toute leur population. Elles étaient maintenant semblables à d'immenses cimetières de fer et de béton. Pas de zombi, de robot ou d'androïde ; seulement une absence de vie totale, sur des zones allant de l'Ecosse à l'Angola. Les seuls navires qui s'y aventuraient étaient les quelques désosseurs venus récupérer les matériaux qui pouvaient l'être, et les patrouilles gouvernementales qui assuraient le bon déroulement du pillage.

Paris n'était composée que d'immenses structures en métal et en béton noirâtre. L'endroit ne ressemblait plus à une ville, mais à un enchevêtrement de pylônes, de cubes, de *pyramides*, de cylindres métalliques et crasseux. Entre les tours suintait une brume persistante de pollution qui obstruait le ciel gris. Telles étaient les ruines d'une humanité décadente et révolue.

Alors que l'Arkhangelsk slalomait prudemment dans le brouillard, Wladek n'aurait pas pu deviner l'heure qu'il était ni à quelle altitude il se trouvait par rapport au sol. Malgré cet aveuglement, il pouvait se diriger avec une certaine assurance, en jugeant à l'œil de la direction. Se renversant entièrement dans son fauteuil de pilote grinçant, il prit une grande rasade de vodka. Après plusieurs années de navigation, il avait appris à supporter cette boisson synthétique en cubes lyophilisés. Le breuvage avait un arrière goût de céleri, ou peut-être de *fenouil*. Ca n'était pas bon, mais ça dégrasait.

Wladek savait que d'ici quelques heures il arriverait sur les lieux de sa mission. Là, il aurait deux jours pour mener à bien un travail bien différent d'un simple désossage. Passé le délai des 48 heures, chaque minute ferait croître le danger.

Plutôt que de se perdre en conjectures, il valait mieux mettre un peu de musique et attendre de voir. Même si la musique « subversive » avait été interdite depuis longtemps, la cabine du navire était pleine de vieux disques de Pink Floyd, Queen et Led Zeppelin.

C'était interdit, mais si une patrouille décidait de fouiller le vaisseau, la musique serait vraiment le dernier de ses soucis.

L'instant d'après

par Groucho

Un matin reste un matin, qu'importe ce qui a pu arriver la veille, que l'on soit rentré avec une créature de rêve ou que le ciel nous soit tombé sur la tête. On se lève, on allume sa télé, on remet en ordre ses antennes, on se prépare pour une dure journée de labeur. Pour ma part, c'était un matin de créature de rêve. Quand l'apocalypse est passée plus besoin de s'attendre au pire.

Après m'être préparé en silence, j'attrapais ma mallette et sortais discrètement en jetant un dernier coup d'œil sur la forme endormie sous mes draps. Une fois dehors je ne regardais même plus le ciel gris et bas qui surplombait la ville, je me contentais de me frayer un chemin dans la foule, véritable nuée d'insectes où l'enjeu principal est de ne pas se laisser écraser. Je marchais sans prêter attention à ce qui m'entourait.

Finalement les rues étaient plus sûres maintenant qu'il n'y avait plus de voiture ou d'autres engins motorisés. Il n'y avait plus beaucoup à voir non plus, mis à part de vastes étendues de débris en tous genres disséminées entre les quelques immeubles encore debouts. Une pancarte indiquant ce qui fût le métro gisait par terre, soulevée par des bourrasques et, bien qu'en majeure partie calcinée, on pouvait encore y lire « Mairie de Clichy ». Les noms n'avaient plus de sens dans ce monde, ils se rapportaient presque tous à des choses anéanties. Ce qui était la mairie peu de temps auparavant n'était plus qu'un amas de pierre informe et aurait très bien pu se nommer « *pyramide* » ou « théâtre » sans que personne ne s'en offusque.

Je parcourais les quelques rues qui me séparaient de mon lieu de travail et j'aperçus une silhouette au travers la vitrine de verre poli. Mon patron était déjà là. C'était un personnage un peu bourru qui se faisait appeler « *Monsieur* » tandis qu'il s'évertuait à nous appeler par nos patronymes. Dépourvu d'imagination, d'organisation et fort d'une tendance à prendre des décisions de façon *arbitraire*, je n'aurais jamais pu imaginer qu'une personne comme lui puisse tirer son épingle du jeu dans un monde où les conventions et la normalité n'étaient plus que de lointain concepts.

« Bonjour Monsieur » lançais-je en me faulant dans l'encadrement de la porte. Perdu dans ses pensées, il jeta un coup d'œil furtif dans ma direction sans prendre la peine de me répondre. Je savais pertinemment ce que cela signifiait : premièrement, qu'il était inutile d'attendre une réponse et deuxièmement, qu'on nous avait confié l'exploitation d'une nouvelle source de nourriture. Je profitais qu'il soit absorbé par sa paperasserie pour rejoindre la machine à café. Il n'allait sûrement pas tarder à me charger d'une tâche ingrate et je voulais profiter de l'unique moment de détente qu'allait m'offrir cette journée.

Tandis que le gobelet se remplissait, je m'assis face à la table branlante, les yeux perdus sur le revêtement en formica. Je repensais à elle et me remémorais avec délice chaque instant passé la veille. Je la revoyais clairement, son entrée dans le restaurant, ses

formes voluptueuses et sa magnifique robe rouge. « J'espère que tu n'es pas une mante religieuse ! » lui avais-je glissé en plaisantant et elle avait ri délicieusement avant de se replonger dans la dégustation de son morceau de *fenouil*.

« Ari ! s'écria soudain le chef. Nous avons du boulot. Prenez vos affaires, nous y allons ! » Je laissais derrière moi mes images d'Antéa et mon gobelet dans la corbeille, puis lui emboîtait le pas en direction de la gare. Le travail était une obsession chez lui et il ne cessait de me rappeler les techniques les plus utilisées pour conserver la viande. « L'important, disait-il en boucle, c'est de la transporter rapidement aux réfrigérateurs parce que, même si nous avons plus de nourriture qu'on aurait pu en rêver, si on ne la protège pas correctement, notre survie ne durera pas. » L'optimisme n'était pas son fort non plus.

Lorsque nous arrivâmes dans le hall de la gare, mon regard se porta aussitôt sur un panneau d'affichage bloqué au moment fatidique : 8h30, le 24 décembre 2057. Des restes de corps étaient amoncelés dans tous les sens et une *mauvaise*² odeur régnait dans le bâtiment indiquant qu'il y en avait une quantité importante. Pour qu'il y ait autant de corps, ils avaient dû être surpris pendant une heure de pointe. Les ouvriers étaient déjà là, prêts à créer une chaîne pour porter chaque morceau un à un jusqu'au local.

Oubliant mon employeur et son soliloque, je m'avançais jusqu'à un crâne en majeure partie décomposé. Je me tenais à ses pieds, jugeant son immensité au-dessus de ma tête, et trouvais dommage qu'une espèce se retrouve anéantie aussi vite mais je me ravisais tout aussi rapidement. L'humanité tombée, nous nous élevions à son rang l'instant d'après.

² Adjectif page 47 de « L'assassination Royal 12 – L'homme noir » de Robin Hobb

L'instant d'après

par Merquin

Tout le monde connu s'était rassemblé dans la salle. Le staff se disait être prêt à commencer la conférence scientifique et de presse. Moi aussi.

On l'appelait *Monsieur*. C'était un titre trop ambitieux. Mais on ne l'écoutait guère: on continuait à l'appeler Monsieur. C'en était devenu une habitude.

« C'est très aimable à vous de me présenter sous ce jour, mon cher Lightmann !» Et d'en prendre le temps malgré le fait que nous n'avons pas plus de renseignements.

«Mon collègue est le chef de projet. Un homme à la hauteur d'une présidence ayant ce projet très à coeur. Ces deux-là sont dépendants l'un de l'autre. Ils vont changer la face du monde. Toute la génération future, c'est certain !» Et moi, Valence Lightmann, je me mets comme fourmi au travail pour atteindre les objectifs de ce rêve partagé.

La face de la Terre changeait en ce jour du 18 avril 2020. L'union savante du CNRS-ONERA et de la NASA venait de déposer le brevet pour son idée d'un prototype de moteur nouvelle génération de navette spatiale. La particularité de ce moteur était d'être capable d'effectuer un saut dans l'espace. L'idée était déjà exploitée par ces organisations mais un brevet s'imposait avant que cela ne présentât de fuite et ne déclarât la guerre aux différents super-fédérations de la Terre. Et donc de la rendre publique et ouverte à la concurrence.

«Mesdames, messieurs, je vous prie d'accueillir Monsieur. Il sera amène à vous relater lui-même dans les détails tout le projet : ses tests et ses résultats.» Certes, il n'était pas un chercheur ou un ingénieur - il en avait raté les diplômes, il s'était investi si profondément qu'il en avait appris beaucoup de choses : on aurait dit un des plus anciens chercheurs du projet.

Les scientifiques spécialisés dans les calculs astronomiques suivaient sur les moniteurs la progression de la navette spatiale lancée depuis la base de la Guyane Réunifiée. Justement, la navette dépassa l'atmosphère sans rencontrer de réels problèmes, malgré son prédécesseur qui avait explosé sous la surcharge du moteur. Elle se positionna en orbite géostatique afin de commencer son important travail : le calcul des portails hyperspatiaux près de l'atmosphère terrienne. Effectivement, les savants ayant inventé cette nouvelle technologie l'avaient calculée selon les conditions du cosmos ; ils n'avaient pas tenu compte des variations qu'apporteraient la couche d'ozone car le vol dans l'hyperespace partant depuis la terre était impossible. Du moins, jusqu'à maintenant...

Depuis un point quelconque du cosmos peut s'ouvrir un portail dans une matière qui accélère le déplacement des engins spatiaux. En tous cas, la seule contrainte est de ne pas être dans la proximité d'un astre quel qu'il soit - planète, étoile, satellite ou

astéroïde. Parce que le cosmos est vide de matières, du moins de matières lourdes comme dans une atmosphère, et beaucoup plus expansé, le saut en hyperspace a été facile à calculer. Bien sûr, les humains sont gonflés d'ambition et, par conséquent, les organisations nationales telles que la NASA ou le CNRS-ONERA ainsi que certaines entreprises privées très riches telles la Persian Office Ltd ont cherché à adapter cette technologie de saut dans l'espace aérien. Cela a été très malheureux car les échecs atteignaient un nombre astronomique. Malgré cela, les recherches ont continué car chacun savait l'importance de cette technologie.

D'ailleurs le déplacement en cas général avait beaucoup d'importance. Qui dit mouvement rapide, dit information plus vite récoltée et distribuée, et donc plus vite rémunérée. Le pouvoir actuellement résidait dans cette rapidité de collecter les informations ainsi que de les stocker - il existait des tours semblables au Freedom Tower, blindées contre toutes les attaques de l'espionnage ou du terrorisme, qui détenaient des énormes quantités d'informations publiques, privées, classées secret défense, dignes d'intérêt ou pas. C'était dire la monstrueuse concurrence de la technologie de diffusion se concentrant sur le réseau informatique, l'hyperspace ou semblable progrès scientifique était écrasante.

La Persian Office Ltd était déjà très innovatrice dans le domaine du déplacement. En effet, ce fut elle qui ait inventée et installée les couloirs d'hypervitesse. Et c'était donc vous dire le gain de temps qu'ils permettaient ! Les trajets de trois heures ne demandaient plus qu'une heure ; les rendez-vous entre les capitales européennes n'étaient plus que des trajets de type national. Londres était à la porte de Paris, Berlin en formait une des fenêtres et Istanbul n'était qu'à un jet de pierre de là. Grâce à un astucieux système de pression de l'air accouplé à la vitesse des chevaux-moteurs installés dans les couloirs d'hypervitesse, le véhicule, s'insérant dans ce qui était un couloir et étant maintenu par les liens mécaniques, était projeté à très haute vitesse dans un tube rectiligne au début de trajectoire puis se laissait aller à la course dans ce boyau virant en de larges courbes et était enfin doucement arrêté par des hydroliques supportant les hautes pressions. De toutes façon, les détails ne pouvaient être révélés car ils faisaient partis du secret industriel de cet appareillage.

Un des scientifiques dans la salle aux moniteurs était en train d'expliquer à un politicien en visite que le calcul des éléments de l'atmosphère en était bien plus simple en orbite plutôt que sur terre car les appareils mesureraient directement les variations de l'atmosphère. Les astronautes qui s'étaient embarqués, au nombre de trois et spécialisations complémentaires, n'étaient présents que pour contrôler la vraisemblance des calculs. Le politicien ne semblait pas convaincu de l'utilité du saut hyperspatial dans l'atmosphère, surtout en cette période d'élection qui changeait chaque chose mal réglée du quotidien en catastrophe. Le doute s'était installé face aux accidents dus à de mauvais réglages ou de calculs erronés sur le moteur hyperspatial. Ces accidents dépassaient le cadre des employés, d'abord militaires puis publiques, en touchant des populations en dehors des essais. Cela provoquait des explosions à large spectre ou des accidents ponctuels; l'ensemble étant plutôt extrême. Cela en était ainsi devenu une lutte, à l'instar de la lutte contre l'utilisation du nucléaire dans les industries électriques puis

aérodynamiques, aussi bien militaires que civiles. Chaque occasion qui se présentait pour arrêter cette abomination ne se laissait pas passer et chaque jour voyait les anti-hyperspatiaux atmosphériques augmenter en nombre. La Persian Office Ltd en était bien consciente des risques encourus et de l'impopularité du projet technologique ; or les avantages tactiques aussi bien que commerciales en étaient dix fois plus important ! Alors elle proposait des compensations diverses au gré des employés, qui sembleraient ridicules comparées à la mort s'il y avait un accident fatal mais qui attireraient et aideraient à une vie bien plus que confortable !

«Je suis désolé. Monsieur Lightmann, je ne peux absolument pas accorder de crédits pour ce projet !»

«Tant pis, alors. Passez à autre chose.»

«?»

«Je ne discute plus. Il y a plusieurs dizaines autres personnalités qui ne demandent qu'à être le précurseur de cette nouvelle technologie !»

«?»

«Oui, la technologie du saut est beaucoup trop avancée dans sa réalisation et a soumis la planète entière à de lourdes pertes pour être abandonnée si près du but.»

«Cela va vous prendre encore des années !!»

Le savant haussa une épaule : «Vous le saurez par la presse...»

«Nous sommes la veille de Noël. Un jour historique...»

En ce jour historique du *24 décembre 2057*, comme le qualifiait la presse mondiale, la nouvelle s'était répandue moins d'un demi-quart d'heure sur tous les supports électroniques. Je l'avais lue sur mon *bouquineur* branché au réseau. Ça avait gâché ma lecture de la mythique Odyssée. Le premier saut en hyperespace atmosphérique avait été effectué avec réussite de Londres à Paris depuis les anciennes pistes d'envol d'Heathrow, à bord d'un Airbus A4002, gros appareil de la taille de six cultissimes Airbus A380, avec à bord beaucoup de personnalités du monde. Trois ans s'étaient écoulés depuis ma discussion avec ce politicien ; Londres était devenue le centre des affaires aérodynamiques - toutes les décisions concernant le moteur de saut passaient par elle ; m'étant engagé dans l'ambitieux projet, je ne pouvais pas ignorer cette information : le vol s'était très bien passé, malgré quelques ronflements inquiétants que j'avais comprise comme une blague douteuse.

«Bon, voilà le Réveillon encore meilleur, non?»

«Tu parles ! Londres va être invivable !» grommelais-je.

«C'est l'occasion de visiter Paris et la *Pyramide* du Louvre et on fera le trajet en A4002 !» Monsieur avait ce si large sourire qui savait faire plier toutes les volontés récalcitrantes.

«Non, Monsieur ! Tu sais le nombre d'accidents qui surviennent-»

«Oui, Valence. J'en étais le chroniqueur !»

«Tout, tu as tout fait pour me sortir de là, Môm sieur.» Je savais pour ses

tentatives de sauver mes jours car j'ai ce qu'on qualifierait de santé fragile mais je passais tout mon temps libre devant les écrans du laboratoire. Je voulais une réussite totale !

«Sérieusement, je suis content que le projet soit fini. Je vais me prendre une année sabbatique : que des vacances ! Viens avec moi, toi !»

«Je veux bien mais je ne rêve que d'aventures... loin de la technologie-»

«Feu de camp et gourdin de chasse, peau de rhinocéros sur le dos et os de fémur dans les cheveux. Ça va être d'enfer !»

«Pas tant que ça !»

«Tu veux quoi, Valence ?»

«Tester le A4002 !»

Son sourire fantastique fendit la face de Monsieur. «Oui, mon Capitaine. Je planifie l'embarquement !»

«Il me faut juste un peu de temps pour finir ma lecture...»

Ça avait pris plus d'un trimestre pour tout planifier, un an après cette conversation au bord de la Tamise, là où subsistait cet horrible musée de cire qui avait mangé le superbe planétarium de mon enfance. Monsieur avait fait affréter un bel appareil, un authentique A380 qui avait été renforcé, bien sûr, et adapté au moteur de saut. Il avait également finitionné ses affaires, sur mon insistance *arbitraire*, un peu comme on liquiderait nos comptes bancaires et paierait les dernières factures et promesses et lèguerait le reste des deniers et affaires personnelles à des œuvres de charité et aux amis. Cette réaction avait plongé ces derniers dans une inquiétude innommable et les avait conduit à une surveillance aiguë : un têtard d'entre eux nous chaponnera et contrôlera toutes les installations.

«Nous allons revenir ! Sauf que nous ne savons pas encore dans combien de temps.»

«Et, ne m'écoutez pas quand j'ai dit sans aucune technologie ! On aura tous nos moyens de communications.»

La rampe est installée, les contre-contrôles sont okay, la piste est dégagée. Monsieur est sage aujourd'hui ; il n'a pas cet air sérieux quand il est au bureau en pleine négociation avec les investisseurs ; il n'a pas non plus cet air hilare, dans ses moments de repos, qui explose dès qu'une idée délirante lui passe par l'esprit. Lui comme moi allons tester l'appareil qui a vu notre vie passée à son chevet ! Ce moteur d'hyperespace atmosphérique renommé hyperaérien. Très excitant !

Heathrow m'apparaît dans un halo de lumière, fantomatique, avec cet aspect historique comme au moment du premier vol du premier avion de l'histoire. Bon, je sais que ce n'est pas véridique, pas le bon lieu, pas le premier vol hyperaérien et cetera. Je ne parle que de l'ambiance : je sens presque le vieux cuir d'un blouson d'aviateur sur nos épaules; je vois presque au travers de ces épaisses lunettes d'aviateur. Heathrow, te reverrai-je, à notre retour ? Je me murmure de douces paroles.

Le fuselage se mit à vibrer avec le moteur conventionnel à ronronner. Le comptage s'effectue sans nous stresser - il n'y a plus ce décompte antique.

Monsieur me tape dans le bras : oui, je suis le pilote et lui, le navigateur parce que j'ai gagné cet honneur à pierre feuille ciseaux qui nous a toujours départagé dans les instants de grosse rivalité.

Les consoles sont allumées de part et d'autres de la piste et de la tour de contrôle. Les techniciens, qui conduisent l'expérience remarquable d'un de leurs patrons et d'un valeureux collègue, sont absolument vigilants ; les journalistes, qui couvrent l'événement inratable d'un des patrons de Persian Office Ltd partant en vacances à bord d'un appareil d'envergure et sans autres passagers qu'un obscur spécialiste ès astronomie, sont d'une curiosité absolue.

L'ensemble de l'Airbus vibre puis, d'un coup, les tuyères lâchent les gaz sous pression dans une grosse flamme. Une vague de chaleur envahie la piste, brûlant les matériaux autour - heureusement que c'en est des débris. La température augmente de façon exponentielle - heureusement que la coque en soit solide.

L'état *incandescent* de l'A380 atteint un très haut niveau et génère brusquement assez d'énergie pour effacer le transporteur de la piste de Heathrow...

Un trait lumineux traverse la piste d'envol. Et disparaît, laissant une forte impression rétinienne.

«C crois-tu qu'on nous observe en WebbSpaceTel ?» demandai-je à Monsieur.
«Possible ?»

*

«Décollage impeccable !» s'exclama un des agents de la tour de contrôle.
«Monsieur Le Patron s'est enfin décidé à tester son invention !» ajouta le second, mâchant un carré énergétique *fenouil-curcuma*.

*

«J'en doute.»
«C'est censé être un trajet court, non ?» Il me semblait un peu bizarre de sentir un temps plus long que mes calculs donnaient à penser.

*

«Pourquoi a-t-il choisi le docteur Lightmann comme pilote ? Il est lui-même chevronné, non?»
«Ils sont amis, voilà pourquoi !»

*

«Est-ce juste une impression ?» Monsieur gardait son sérieux. «N'est-ce pas une blague ?»

«Non ! Pas sur ce sujet !»

*

«Ils doivent être arrivés maintenant. À ça, dès qu'ils mettront pied à terre, ils se ruèrent vers l'aventure...» Le premier contrôleur regarda les écrans. «C'est bizarre.»

«Qu'est-ce donc ?»

«Ces coordonnées semblent inexactes. Ce nombre ne devrait pas être inscrit !»

*

«Vérifions.»

Il y a quelques manomètres à regarder... «Tiens ! C'est quoi, ce chiffre, Valence ?»

Sur l'écran HQD+ clignotait un nombre insolite.

«Je me demande où cela nous a mené...» murmura Monsieur, d'un air espiègle.

«On sort du zinc, alors ?»

*

«Où est-ce donc ?»

«Que faire ?»

«Contacter l'A380. Repérez son emplacement en terme latitude et longitude. Où est le signal sur le radar ? ...» Le contrôleur se lança dans les diverses tâches adéquates en aboyant les ordres. Puis, pendant que les assistants s'exécutaient, il décrocha son intercom et fit son rapport à son supérieur. Ce dernier mit en place les recherches.

*

Les hydrauliques soufflèrent langoureusement, les portes firent leur clic d'ouverture et le mécanisme déployèrent les marches. Monsieur avait préparé quelques ustensiles de survie et même un APNHD. Il était aussi enthousiaste qu'un gamin devant un jouet. Je le regardais comme on regarderait le film culte des aventures d'Indiana Jones. Je pensais à ce moment-là que je le suivrai jusqu'au bout du monde.

L'horizon n'était pas visible : des bâtiments apparemment limitaient la vue. Le ciel avait un aspect rougeâtre avec des nuages lourds, plutôt menaçants.

«Quelle atmosphère...» Je pronostiquai allègrement pour cacher ma crainte.

«Peureux...»

*

«Pourquoi ces calculs sont-ils faux ? Qui les a fait ?» tonna le supérieur hiérarchique.

*

«Les données ont changé en cours de trajectoire, Monsieur, et à cause d'un court-circuit dans le moteur de saut. »

«Déjà passé en revue au labo?»

«Oui, on a abordé ce problème par de sérieuses simulations et mis en place une solution : une déviation automatique de chaque erreur de calcul.»

«Par qui ?»

«Calculs délicats égal moi. Je dirais même plus : calculs quasi-inconnus dans le monde mathématique !»

«Oh, c'est ta propre thèse que tu as appliquée, docteur Valence !»

«Donc il y a eu un double dysfonctionnement. Voire même plus de deux...»

«Quelle chance !»

«Mouais... Je suis sceptique.» Je me penchai pour observer ce ciel de mauvais augure. Devant les éventuels bâtiments se profilaient d'autres ombres, silhouettes filiformes à tailles humaines. Je pensai tout de suite à des aliens... Quoi de plus normal avec cette ambiance...

Monsieur sortit de l'A380 de façon prudente. Il descendit lentement les marches. Je regardai vite fait dans le cockpit une dernière fois. Rien n'indiquait une quelconque liaison avec la base. À mon tour, je sortis...

*

La lumière s'enclenche à cet instant. Le petit écran rectangulaire montre une série de mots et de chiffres. Les systèmes de l'A380 ont enfin reconnu la situation géographique. 'Position géographique : S24.106001, E137.352179' 'Taux oxygène : 42%' 'Taux azote : 12%' 'Autres éléments : inconnus.' Et enfin, 'Hors système connu. Erreur 404 : références introuvables.' clignote en rythme régulier. Comme un battement de coeur...

Ils étaient au-delà du monde connu...

L'instant d'après

par Roussard

"Ca ne va pas, inspecteur ? Vous avez besoin d'air ?"

Non, ca ne va pas. J'ai vu le compte rendu d'autopsie. Battu à mort par des rameaux de sorgho, a dit le légiste. Les analyses ne laissent aucun doute. Dans les plaies, on trouve même encore des traces de la plante. Le sorgho à balais. Le sorgho des sorcières. Et le commissaire, cet imbécile, qui veut orienter l'enquête vers les mouvements satanistes. Si ce n'était que ça...

Je me rappelle de mon enfance passée dans les hautes vallées du Frioul. Des contes que l'on murmurait à la lumière des bougies, lorsque les orages provoquaient des coupures de courant et que la télé s'éteignait. Je me rappelle les avoir laissés derrière moi en quittant l'Italie et le passé pour venir m'installer à Nantes, une ville froide et humide du nord de l'Europe, où je ne connaissais personne, où personne ne connaissait au sorgho ou au fenouil d'autre usage qu'alimentaire.

Je n'aurai pas cru que ces légendes me poursuivraient si loin au nord. Je n'aurais pas cru qu'elles me rattraperaient si proche de la retraite. Nous sommes en 2057. J'ai 70 ans et il ne me manque plus qu'un trimestre de cotisations. Le 24 décembre, je pourrai partir ; en bonne santé et en vie, ce qui n'est pas donné à tout le monde. C'est un cadeau de Noël que j'attends depuis un demi-siècle de travail. J'avais déjà acheté le mousseux et les gâteaux apéritifs, et les cotillons du pot de départ.

Quelques mois de plus, et je n'aurais jamais entendu parler de ce meurtre au sorgho. Je n'aurais jamais vu ce corps dans la lumière des lampes à huile, ni ces blessures qui semblaient sorties de mon enfance, au début du millénaire, dans les hautes vallées du Frioul. On peut croire qu'une vie va suivre ses rails, et puis il suffit d'une seconde, une seconde de surprise, et l'instant d'après, on sait que le monde vient de changer à jamais. Pour moi, ce saut vers l'avenir sera un bond vers mon propre passé.

Je suis né au nord de l'Italie, dans une ferme de montagne pratiquant l'agriculture biologique, l'agriculture équitable, l'agriculture traditionnelle, tout ce qui permettait à mes parents de rester financièrement au dessus de la ligne de flottaison. Cela, c'était la face claire de ma famille, sa face résolument moderne.

Car je lui connaissais également un autre visage, issu directement du Moyen Age, venu de traditions antiques à peine revue par les procès de l'Inquisition, et qui remontaient peut être aux Pyramides. Ma tante appartenait à la société secrète des benandanti. On prétendait que les benandanti protégeait les récoltes futures, qu'ils protégeaient les enfants des manoeuvres du démon, et qu'en toutes choses ils s'opposaient aux machinations des sorciers. En privé, ils se présentaient comme des supplétifs de l'Eglise, un corps d'auxiliaires jamais reconnus, mais que l'Eglise n'avait jamais condamnés. Ma tante prétendait que c'était la preuve que même les prêtres connaissaient l'importance de leur mission. Sinon, comment les benandanti seraient ils passés, intouchés, à travers

des procès en inquisition étalés sur presque un siècle ?

Je suis allée voir le père inquisiteur et il ne m'a rien dit ; je n'ai peur de personne ; mais je suis née ainsi, et je dois malgré moi être benandante, je ne peux faire à moins. Nous allons tantôt dans une campagne, tantôt dans une autre ; tantôt à celle de Grandisca, tantôt jusqu'à Verone. Les hommes et les femmes qui font le mal portent et utilisent des tiges de sorgho qui poussent dans les jardins. Les hommes et les femmes benandanti utilisent des branches de fenouil. Nous partons soit un jour, soit un autre, mais toujours le jeudi. Les sorciers et les sorcières font ces voyages pour faire le mal, les benandanti doivent les suivre pour les en empêcher.

Même à l'époque, je n'étais pas pleinement convaincu. Dans le discours de ma tante, l'enfant que j'étais encore n'avait pas su vraiment démêler ce qui était combat physique ou combat spirituel. Se relevait elle vraiment la nuit pour courir dans les champs, agitant des tiges de fenouil et en frappant des inconnus ? Ou bien ne s'agissait il que de rêves, reflets de combats livrés dans un autre plan de l'existence et qui lui apparaissaient sous cette forme ?

Ces jours là, ma tante préparait longuement ses armes de fenouil, et nul n'avait le droit de pénétrer dans la cuisine.

Avant mon départ, ma tante m'avait confié un carnet manuscrit et un sachet de petits grains, serrés dans un sachet de toile, en me recommandant de ne l'ouvrir que le jour où je serais prêt à prendre possession de mon héritage. J'étais, moi aussi, un benandante. J'étais né coiffé et, si l'on en croit la tradition des benandanti, c'est ainsi que Dieu désigne ceux qui doivent le servir. Mon adolescence avait trouvé cette décision arbitraire. C'était avant que je n'apprenne que ce que l'on appelle destin n'est qu'une suite d'arbitraire et de hasards.

J'ai largement dépassé l'âge où l'on se découvre une mission. Et, comme dans les vieilles histoires d'Harry Potter, je serais volontiers resté un moldu ignorant. Nul n'est jamais prêt à basculer dans un monde où les sorciers courent la lande, où l'on se découvre héritier de pouvoirs occultes et seul capable de les arrêter. Pourtant, j'ai ouvert le carnet de ma tante.

J'ai dit que j'étais benandante. La nuit, les benandanti partent en certaines campagne, les uns d'un côté, les autres de l'autre ; ils vont combattre pour la foi de Dieu ; les sorciers sont armés de sorgho. Mais nous, benandanti, nous portons des branches de fenouil.

Ce que je sais, c'est que le maître de ma tante était venu un jour à notre table, et qu'il portait encore au visage de profondes morsures de sorgho, cicatrices du combat de la veille. Pour nous protéger, il avait refusé de nous donner son véritable nom, et ma tante ne l'appelait que 'Monsieur'. C'était le capitaine de la compagnie des benandanti du Frioul. Sa seule présence imposait le silence, et mes parents avaient allumé la télé pour masquer notre gêne. Un discours de Berlusconi avait bientôt empli la pièce, accompagné d'un numéro de danseuses emplumées. Et devant l'absurde spectacle du monde, la présence de cet inconnu à notre table avait soudain parue moins incongrue.

Ma mère me donna la coiffe dans laquelle j'étais né, ajoutant qu'elle l'avait fait baptiser en même temps que moi qu'elle avait fait dire dessus neuf messes, quelques oraisons et des

évangiles pour la bénir. Elle me dit que j'étais benandante et qu'une fois adulte, je sortirais la nuit ; je devais la garder et la porter sur moi pour aller avec les benandanti combattre les sorcières.

J'étais, moi aussi, un enfant né coiffé du Frioul. Et ma coiffe avait été congelée à l'hôpital, pour que peut être, ses tissus riches en cellules souches permettent un jour de me soigner. Si j'en croyais le journal de ma tante, elle allait sauver d'autres vies que la mienne.

Les morts sorcières sont d'anciens benandanti qui ont troqué le fenouil contre le sorgho. C'est là le grand secret des benandanti. Nous sommes la solution et le problème, la maladie et le médicament, la protection et la menace.

Je suis allée trouver le père inquisiteur et que croyaient ils ceux là, qu'il me ferait ? Si nous n'étions pas là, les sorcières mangeraient vos enfants jusque dans les berceaux.

C'est ce qui erre dans les rues de Nantes Un benandante déchu, un mort sorcier. Une créature entre les mondes, plus morte que vive et qui tente d'entraîner d'autres à sa suite.

Si personne ne fait rien, il tuera encore, et de manière si horrible que d'autres âmes torturées le rejoindront dans sa non-vie maléfique. Puis ils formeront une chasse sauvage, et la nuit deviendra le domaine de la mort. Pour l'arrêter, il faut qu'un autre benandante se lève. Un benandante à fenouil. Ils sont rares à Nantes. Je n'en vois pas d'autre que moi.

Ce matin, dans mon bureau, j'ai planté les graines dans une jardinière accrochée au rebord de la fenêtre. Là, le fenouil bénéficie de la pleine lumière du soleil. J'ai soigneusement suivi les conseils trouvés dans le carnet et de petites tiges vertes sont déjà sorties de terre. Ma tante était une puissante jardinière.

Dans les autres bureaux, mes collègues courent en tous sens. S'épuisent en recherches inutiles. Cette vaine agitation m'agace : je sais déjà qu'ils ne trouveront rien. J'ai demandé à être relevé de l'enquête.

Même si les morts sorcier rôdent dans les rues de Nantes, j'aurai bientôt une arme. De fortes tiges de fenouil qui me permettront de les repousser vers ces lieux qu'ils n'auraient jamais dû quitter : le Frioul ou l'Enfer.

Mais combien y aura t'il de crimes avant que je ne sois prêt ? Je m'approche de la fenêtre. Dehors, les petites tiges vertes s'efforcent de se transformer en feuilles. L'atroce course contre la montre s'engage.

P47 : Physique.

Pour cette nouvelle, mon livre secret des benandanti a été un petit tome Flammarion qui décrit la lutte multiséculaire entre les benandanti et les morts sorcières. Cette tradition étrange est une réminiscence de rites de fertilité pré-historiques, puis le thème a évolué pour prendre en compte la religion chrétienne et les forces détruisant les récoltes sont devenus serviteurs du diable. Mais toujours les benandanti se sont opposés à eux. Dieu sait ce qu'ils combattront à Nantes en 2057.

Ce livre a pour titre : "Les batailles nocturnes" de Carlos Ginzburg. Les citations en italique en sont extraites. Comme marque-page, utilisez une branche de fenouil. C'est plus prudent.